

IL EST UNE FOIS



# Chaussures à son pied

MARIANNE  
LEVY



Pygmalion

UNE NOUVELLE VISION DE CENDRILLON

« SI LE PRINCE CHARMANT  
N'EXISTAIT PAS, MARIANNE  
LEVY L'AURAIT INVENTÉ! »

LÉA SANTAMARIA, LIBRAIRE, LES LIBRES CHAMPS

Pygmalion

IL EST UNE FOIS  
UNE  
NOUVELLE  
VISION DE  
CENDRILLON



Ressembler à Hugh Grant ? Sur le papier, c'est un peu le fantasme de tous les célibataires... dans la réalité, c'est, disons, compliqué à assumer. Surtout quand on s'appelle Samuel, qu'on vit à Londres, que sa colocataire a décidé que l'une de ses missions sur Terre était de vous caser pour démontrer que *Cendrillon* est plus qu'un conte de fées. Et qu'on désire devenir le nouveau Shakespeare.

Il ne pouvait pas prévoir que pour réaliser son rêve, il serait obligé de jouer les princes charmants.

Soit son pire cauchemar...

Née au **xx<sup>e</sup>** siècle, **MARIANNE LEVY** est un auteur hybride. Après des années passées à couvrir des événements sportifs majeurs pour plusieurs quotidiens nationaux, elle a bifurqué vers les coulisses de la télé. Critique, Marianne écrit sur les séries. On peut la retrouver sur son blog : « I love TV so what ? » Et, très souvent aussi, devant le meilleur cheesecake de Paris.

Elle revisite aujourd'hui le conte mythique *Cendrillon* dans une comédie (un peu) magique, (très) romantique et (carrément) irrésistible.

*Il est une fois*

# Chaussures à son pied

*Une nouvelle vision  
de Cendrillon*

Du même auteur

*La Malédiction de la zone de confort*, Pygmalion, 2017.

*Y aura-t-il trop de neige à Noël?*, recueil collectif de nouvelles, Charleston, 2017.

Marianne Levy

*Il est une fois*

# Chaussures à son pied

*Une nouvelle vision de*  
Cendrillon

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions,  
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.

<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© Pygmalion, département de Flammarion, 2019.

ISBN : 978-2-7564-2206-0

## Note de l'éditeur

*« Je trouvais plus de sens profond dans les contes de fées qu'on me racontait dans mon enfance que dans les vérités enseignées par la vie. »*

FRIEDRICH VON SCHILLER

Qu'ils aient ou non été popularisés par un géant des films d'animation, les contes ont traversé les siècles. Surtout, leur fonction première d'enseignement les rend universels. Ces histoires nous éclairent toujours sur nos peurs, tellement humaines.

La collection *Il est une fois* vous le prouve en transposant ces récits au XXI<sup>e</sup> siècle, démontrant leur intemporalité et leur puissance pour les adultes que nous sommes.





À un prince vraiment très charmant.



*All you need is love.*

THE BEATLES



## Prologue

Barry White n'est pas Dieu et,  
quand on y pense,  
c'est plutôt une bonne chose

La magie, vous y croyez ? Moi pas. Pourtant, bon Dieu, ce que j'aimerais. Particulièrement le vendredi soir. J'ai besoin d'un whisky sec et de magie, le vendredi soir. Tous les autres jours de la semaine, je gère assez bien ma vie de trentenaire, célibataire et tout à fait raisonnablement désabusé.

J'ai bossé sur une routine pour ça.

Je refuse d'écouter Barry White. Convaincu que « *You're the First, the Last, My Everything* » est l'équivalent musical d'une arme de destruction massive. Un truc à se faire avoir. À croire que, quelque part sur Terre, il y a effectivement une fille qui sera la première, la dernière et l'unique.

Je ne fréquente sur le papier que les écrivains qui se consacrent à la misère humaine. Je

suis en sécurité avec eux. Ils ne me décevront pas. Ils tiendront toujours leur promesse.

Quand j'ai cinq minutes au bureau, je mate en douce des épisodes de *Grey's Anatomy* pour réviser les bases de la relation romantique vues par la partie adverse.

Et puis, chaque soir, je me pose au comptoir du Soho-Napoli, le pub anglo-italien à côté du boulot, et je discute devant une bière pour comprendre comment les autres gars font pour survivre à tout ça.

Leurs mots de cœur sont ma matière première.

Mais le vendredi soir, je me dis souvent qu'un coup de main, type baguette magique (je sais, il y a des trucs qui, sortis de leur contexte, peuvent paraître pathétiques), ne serait pas de refus pour effacer le sourire crispé qui jaillit sur mon visage juste au moment d'ouvrir la porte.

Je pourrais sourire perplexe, pas trop con. Voire, sympa. Ça serait une entrée en matière assez honnête. Enfin, si j'en crois ce que les membres de la bande disent de moi. Mais non. Sans doute le poids de mon histoire personnelle, le miroir est formel, je souris crispé. Car, derrière la porte, le vendredi soir, il y a toujours une fille qui a trouvé la force morale d'accepter une *blind date*. Et, depuis l'invention de Tinder, ce genre de rencard à l'aveugle, ça se respecte. C'est une bonne définition du courage.

Pas de photo. Pas de bio. Pas d'indices. Même bidon. Rien. Juste le risque. Un saut en parachute.

Sans parachute.

En tant qu'adultes, nous avons tous conscience que rien de très bon pour l'estime de soi ne peut sortir de tout ça.

Sauf Filomena.

Ma coloc espagnole a la névrose positive et organisée. Quand nous avons emménagé avec Gus, mon meilleur pote, Paolo vivait déjà avec elle depuis quelques mois. Il nous a refilé son exemplaire de *L'Art de la guerre*. La moitié des pages cornées du bouquin étaient annotées en italien. D'après Gus, qui se débrouille en espagnol et prétend qu'en gros c'est pareil, notre nouvel ami avait analysé la situation et en était arrivé à la conclusion, grâce à Sun Tzu, qu'il était absolument inutile d'essayer de lutter contre la volonté de la *ragazza*. Elle cochant toutes les cases de la guerrière des temps modernes. Lara Croft. Version ibérique.

Filo s'est mis beaucoup de choses en tête. Notamment (et pas forcément dans cet ordre) :

1. Sauver la Grande-Bretagne du Brexit.

2. Maîtriser le pot-au-feu pour sauver la Grande-Bretagne du Brexit (si, si, hélas, je vous assure, il y a un rapport).

3. Réhabiliter les *blind dates*. L'équivalent moderne des contes de fées, en général. Et de *Cendrillon*, en particulier, selon elle. « Le bal du

prince, c'est une *blind date* niveau *rave party* non, *corazon*? La preuve irréfutable de l'existence du coup de foudre! » C'est ce qu'elle dit toujours quand je réaffirme mon scepticisme.

Je suis sûr de moi. J'ai ce qui s'appelle de l'expérience. Pas que j'en sois particulièrement fier. Je m'en serais bien passé, en fait. D'ailleurs, j'évite en général de m'étendre sur le sujet... En gros, les deux mots clés sont : niveau et attente. Raison pour laquelle ce genre de plan du vendredi soir s'est souvent terminé sur notre vieux canap' à observer Gus prendre des notes sur la plastique « sublime » des présentatrices d'une émission de téléachat en bulgare non sous-titré. Je sais, ça peut avoir l'air flippant. Mais, ça ne l'est pas. C'est au contraire très cohérent. Ça faisait partie de son plan de carrière artistique pour devenir Mick Jagger. Version 3.0. J'y reviendrai plus tard.

Cela dit, même si je lui démontrerais qu'elle se trompe, Filo ne lâcherait pas l'affaire. Elle m'opposerait l'argument massue qui a ressuscité l'espoir chez tous les Londoniens encore sur le marché. Meghan et Harry. « Un couple de *game changer, corazon*. » Je pourrais lui répondre qu'une star de la télé qui rencontre un prince et qui lui dit « oui » devant deux milliards de téléspectateurs, ça s'appelle une exception. Et que les exceptions ont juste été inventées pour



confirmer les règles. Mais elle ne m'écouterait pas. Filo a une relation intense avec les idées. Et nous, avec mes potes, on a décidé de la laisser faire.

Au nom de l'amitié.

Ce truc de *blind date*, c'est tombé sur moi parce que Paolo a prétendu qu'il était impossible d'apprécier son charme sans un minimum de connaissance des westerns italiens. Au choix, il fallait aimer les bons, les brutes ou les truands. Et, surtout, savoir expliquer pourquoi, comme dans un ciné-club. C'est-à-dire avec des arguments impliquant Sergio Leone, minimum.

Gus a, lui, affirmé que ce n'était pas crédible pour un sex-symbol, presque naturellement imberbe comme lui, d'accepter le principe d'un rencard pareil.

Alors que moi, d'après eux, j'étais le « proto parfait ». Un « bêta lover ». « Le *ragazzo* que toutes les filles veulent sauver. » Énorme point fort d'après Gus. D'ailleurs, il s'est longtemps entraîné à imiter mon « regard de poète sous anxiolytiques » pour améliorer ses statistiques amoureuses. « Le mec est la décalcomanie de Hugh Grant et il fait tout pour le faire oublier. T'as conscience que la moitié masculine de l'humanité tuerait pour ça », il répète toujours. « Quand je pense que t'as même pas la gratitude élémentaire de remercier tes parents pour ce cadeau du ciel, c'est écœurant... »

C'est vrai que ce faux air, moi, je le vis plutôt comme une plaie... Auteur français à Londres, c'est déjà compliqué. Avec une tête de jeune premier britannique, cela relève du handicap lourd, question crédibilité.

Mais je joue le jeu parce que je m'y suis engagé. Je suis le genre de type qui dit « bon Dieu » et qui tient ses promesses. Alors, le vendredi soir, je me sacrifie. Filo a besoin de croire que le coup de foudre existe. Et moi, de me confirmer qu'il n'existe pas. C'est un échange « win-win » d'après Paolo, qui est ultra-nostalgique des expressions du xx<sup>e</sup> siècle. Il ne doit pas avoir tort. La preuve, je commence à avoir assez d'inspiration pour envisager de me réincarner en Victor Hugo.

Donc, encore un nouveau vendredi. Encore un nouveau rencard. Je vais mettre la main sur la seule chemise propre que Gus ne m'a pas empruntée pour une durée indéterminée. Paolo va m'inonder d'une eau de Cologne fabriquée en quantité limitée par des moines napolitains et dont la formule est classée top secret. Il affirme toujours que le mystère, c'est la base. C'est la raison pour laquelle il a fait de Steve Jobs son ennemi personnel. Ça aussi, nous y reviendrons plus tard.

Le script, je le connais par cœur. Filo aura dit à la fille sur le ton intense qu'elle emploie

toujours quand elle veut faire passer un argument qu'elle estime définitif :

— Samuel est un auteur.

En disant auteur, Filo aura sûrement froncé des sourcils frustrés. Si elle avait pu prononcer le mot avec un « a » majuscule et en insistant sur la première syllabe, elle l'aurait fait.

AU-teur.

Elle a bien conscience que Gus n'a pas tort quand il prétend que ce mot est « un aspirateur à filles ». Mais, elle ne se rend pas compte que c'est aussi tout le problème. Parce que la fille, elle, se fait immédiatement des idées. Et ses idées, elle les projette sur grand écran et en CinémaScope.

Un AU-teur est « bon avec les mots ».

Un AU-teur a « une imagination hors norme ».

C'est « une usine à fantasmes », un AU-teur.

Un AU-teur qui fait l'amour, c'est « le prix Nobel du sexe », minimum.

Cette fois, Filo aura sûrement précisé :

— Il a écrit un livre ! Ça s'appelle *Le Syndrome Cendrillon*.

Elle n'aurait pas dû. Parce que la fille me glissera sûrement, juste après l'apéro, qu'elle adore les contes de fées. Je sourirai encore crispé en précisant que mon texte n'est pas exactement un conte de fées. Plutôt une confrontation. La vie vs le conte de fées. J'hésiterai à entrer dans

les détails. Mais, cela sera inutile car elle aura probablement déjà ouvert de grands yeux déconcertés. Un doute les traversera. Elle se dira qu'elle aurait dû s'écouter, qu'elle n'aurait pas dû accepter le rencard. Qu'il n'y a que dans les romans que le hasard fait parfaitement les choses. Puis, elle se rappellera ce que Filo rajoute depuis quelque temps :

— Il est encore un peu cabossé. C'est un petit *corazon* fragile. L'amourrrrrrrr.

Elle aura insisté sur tous les r (sa façon de ne rien lâcher). Pour confirmer ce que l'on sait tous : l'amourrrrrrrr est une terre mystérieuse où tout le monde peut potentiellement être heureux à condition d'accepter le risque d'y laisser sa peau. Ça aussi, c'est très mauvais niveau attente. « Un type qui a le cœur brisé, c'est comme un GIF de bébé panda. Niveau mignitude : t'atteins immédiatement le maximum », dit souvent Gus, qui a aussi bossé à fond pour mettre au point le CV du cœur brisé idéal.

Très efficace le coup des rrrrrrrr parce que la fille lui demandera, comme chaque fois :

— Non ? Sa fiancée est...

Filo prendra alors un air sombre et théâtral.

— ... morte ? murmurerà la fille.

Filo répondra par un vague signe de tête qui peut vouloir tout dire.

— Une longue maladie ? suggérera la fille.

Filo hésitera. Puis elle décidera que la fin peut justifier les moyens. Tout dépend de la fin. Comme ce qu'elle veut, c'est faire le bien, elle finira par dire :

— Longue. Très longue. Interrrrrrrrminable.

Quinze fois, j'ai souligné que sa stratégie était très discutable d'un point de vue éthique. Quinze fois, elle m'a répondu que, dans mon cas, c'était beaucoup moins glamourrrrrrr de raconter la vérité. Et, lâchement, Gus et Paolo lui ont donné raison.

Comme chaque vendredi, la table sera dressée dans le salon, un effluve douteux et non identifiable émanera de la cuisine où Filo se sera enfermée depuis la mi-journée. Paolo barbotera dans la baignoire en mâchouillant son cigare cubain et en chantant tout son amour pour Puccini et *Madame Butterfly*. Gus, lui, s'épilera méthodiquement le torse avec un casse-noisette devant le miroir. Et, juste derrière la porte de notre maison, il y aura donc une fille qui s'attendra à rencontrer l'équivalent de Shakespeare + Hugh Grant.

Alors qu'il y aura juste moi.

Je sais déjà ce que je lirai dans son regard. Pas de la déception. De l'étonnement. Je lirai aussi un certain soulagement. Et de l'espoir. La fille se rappellera sûrement toutes les fois où elle s'est enfuie, juste à ce moment-là, en prétextant qu'elle a oublié sa grand-mère très malade dans

le taxi pour échapper au type au physique « atypique » et au regard de « maniaque » avec qui, si elle avait su, elle n'aurait « jamais mais jamais » accepté de dîner...

Il sera presque 20 h 30. Dans le couloir, je passerai devant les bonnes têtes de Beatles qui veillent sur nous depuis un maxi-poster. Je descendrai les trois marches qui mènent à l'entrée en faisant gaffe d'éviter celle dont la latte est cassée. Je jetterai un œil dans le miroir. Je ne sourirai pas crispé, en fait. Je sourirai comme un con. J'hésiterai quelques secondes. « *You're the First, the Last, My Everythinggggggg* » éclatera dans le salon. Ce traître de Gus m'aura encore lâché. Je me jurerai que, cette fois, ce sera la dernière. À l'avenir, il faudra trouver un autre moyen de soigner l'amitié.

Là, vous vous dites : « OK, tranquille, on vient à peine de faire connaissance et ce type nous déballe tout. Comme ça. Sans filtre. Si on voulait de la télé-réalité, on allumerait le poste, on n'ouvrirait pas un livre... » Mais, si je vous confie tout ça, c'est parce que Barry White a changé ma vie, et celle de mes amis. Jamais plus, nous ne sous-estimerons le syndrome Cendrillon. Je me dis qu'il faut que vous le sachiez. Aucun d'entre vous n'est à l'abri d'un truc pareil.

Vous ne me croyez pas ? C'est pourtant l'histoire que je vais vous raconter. Tous les

personnages de mon roman ont donc réellement existé. J'ai bien hésité à changer les prénoms. Mais, je ne l'ai pas fait. Car, je sais déjà que je peux compter sur vous.

Vous ne le répéterez jamais.





Samuel T.

# Le syndrome Cendrillon

*roman*

MANUSCRIT

Ce contenu ne peut en aucun cas être repris ou reproduit,  
en tout ou partie (y compris pour de courts extraits),  
sur tous supports, sans l'accord préalable de l'auteur.

Dépôt à la Société des Gens de Lettres



## Chapitre 1

### Justin Bieber, Mariah Carey et Ryan Gosling, ça fait beaucoup trop de monde

Vérifier le cerveau, d'abord. Aucun doute, il fonctionnait. La preuve, il lui envoyait des signaux de détresse à intervalles réguliers. Sûrement l'effet combiné des trois bouteilles de saint-émilion et de Justin Bieber qui hurlait en chœur avec Mariah Carey, dans le radio-réveil, que tout ce qu'il voulait pour Noël, c'était lui. Dans un réflexe de survie, il essaya de leur échapper. Leur optimisme frénétique agressait son système de pensée. Vu la mine qu'il devait avoir, en plus, l'enthousiasme du duo lui semblait particulièrement excessif. Il planqua la tête sous l'oreiller. Une douleur aiguë transperça sa tempe. Il prit conscience du génie du type qui a inventé la position latérale de sécurité.

— Bon Dieu, rappelle-moi exactement pourquoi j'ai accepté d'être ton vieux pote pour la vie ? il réussit péniblement à articuler, en fixant le responsable de son samedi matin douloureux.

Gus, qui avait surmonté leurs abus de la soirée, était déjà en plein effort. Comme tous les jours, aux aurores, il était concentré sur l'écran de l'ordi. Il se retourna. À en juger par la béatitude sur son visage, les endorphines coulaient à flots. On insiste toujours sur les dangers de la cocaïne mais personne ne parle jamais des effets secondaires potentiellement dévastateurs des hormones de bien-être... Considérable erreur.

— La mauvaise foi du mec! C'est toi qui m'as supplié. Non, en fait, supplier, c'est pas le bon mot. Implorer conviendrait beaucoup mieux, il répondit.

— Moi? Moi, je t'ai imploré?!

— Ouais, tu m'as imploré. Je me souviens que t'as même gémi un truc sur le fait que les filles flashaient plus sur les chanteurs que sur les poètes. Et que, du coup, si j'pouvais te filer un petit coup de main pour tes affaires de cœur, de temps en temps, ça serait pas de refus.

Un début de sourire échappa à Sam. Gus avait vraiment le don de le faire marrer. Ça avait commencé il y a dix ans, en première année de sciences éco, pendant un cours soporifique de macro-économie sur les bancs de la fac de Jussieu. Ça n'avait jamais cessé depuis.

— Ah... le schéma ultra-classique du déni de réalité. Tu as raison, personne n'a rien inventé de mieux pour débiter le week-end du bon pied, il dit.

— Sarcastique, c'est un acquis ou un inné, chez toi? J'ai jamais vraiment réussi à cerner.

— Ce que tu appelles du sarcasme, le reste du monde appelle ça de la lucidité...

Continuer le débat était tentant. Mais son crâne lui conseilla de s'abstenir. Chez l'homme, la douleur a un seuil maximum. Il n'était pas loin d'être atteint. Les frappes de Gus sur le clavier, c'était déjà très limite. La lumière blanche de l'ampoule nue, qui pendait du plafond, à 6 h 30 du mat', totalement insupportable.

Autour d'eux, la chambre ressemblait à un abri antiatomique qui a assez mal vécu une attaque nucléaire. Le vieux parquet était enterré sous une montagne de fringues. Gus avait intégralement vidé leur armoire commune pour mettre la main sur sa tenue de winner. Surtout sur son bandeau en éponge indispensable à « l'accomplissement » de ses « objectifs ». Une relique vintage ayant appartenu à Björn Borg. Enfin, d'après le gars des puces de Camden Market, les plus grandes de Londres, qui le lui avait cédé à prix d'ami. C'est-à-dire pour 200 livres et la promesse qu'il ne le répète à personne. Jamais.

Depuis une semaine, il faisait « radicalement » du tri pour « sauver la planète » en pratiquant « le recyclage artistique ». Sa façon à lui de dire qu'il planifiait de vendre sur eBay tous ses tee-shirts de rocker pour financer l'achat d'un stock de carnets de notes en cuir véritable. Des acquisitions « de base » pour écrire le bouquin de développement personnel qui le propulserait dans le top 10 des ventes et, « par

voie logique de conséquence», lui permettrait de conquérir la blonde de sa vie. « Un peu comme Mick Jagger quoi, vous captez ? » leur avait-il dit la veille à la fin du dîner, pour bien faire comprendre la motivation de la nouvelle orientation qu'il donnait à sa carrière.

Avec Filo et Paolo, ils avaient fait « oui » comme s'ils captaient « complètement ». Un « oui » de solidarité. Mais, surtout, de soulagement. Les gammes de guitare électrique pratiquées « radicalement », même depuis la cave, c'est le genre d'expérience qui conduit à préférer se passer en boucle le discours d'investiture d'un leader nord-coréen.

Leur invitée de la veille, elle, avait trouvé tout ça « fascinant ». Après cinq minutes de conversation avec Sam principalement axées sur le fait que son cœur avait longtemps balancé entre Hugh Grant et Ryan Gosling mais que, tout bien réfléchi, ce qui l'amusait vraiment, c'était de faire des claquettes comme dans *La La Land*, elle avait mis un terme à son supplice. Elle lui avait tourné le dos et avait passé le reste du dîner à boire du bordeaux et les paroles de Gus. Elle était brune.

Elle n'avait aucune chance.

De l'autre côté de la table, Sam avait bien vu que Filo fulminait. Un point de plus pour lui. Toujours zéro pour elle. La fin de l'année approchait. Et, avec elle, une victoire par K-O. Il ne lui devait plus qu'une *blind date*. Si elle échouait, il aurait remporté leur pari en démontrant que, dans la vie, la vraie, ça

n'existe pas une chaussure à son pied. Pourtant, il avait fait son max'. Il n'avait même pas sorti son calepin. Il avait haussé les épaules, fataliste. Il n'y pouvait pas grand-chose. L'homme est minuscule face à la puissance du destin... Elle l'avait fusillé d'un regard qui voulait dire : « SVP, *corazon*, laisse Shakespeare où il est et ne me prends pas pour une conne, quand même. »

— C'est abusé ou pas d'écrire que j'ai abandonné le dernier marathon de New York pour voler au secours d'un bébé écureuil kidnappé par un agent de Poutine au milieu de Central Park ? lui demanda Gus, toujours absorbé par sa séance d'entraînement sur Runtastic, l'application de sport sur laquelle il passait une bonne partie de ses journées.

Samuel était assez tenté de lui suggérer que ce qui était abusé, c'était surtout de pirater une appli pour arriver à réaliser des performances hors de portée du commun des mortels. D'après ses derniers chronos, sur 42,195 kilomètres, Gus frôlait désormais le niveau des candidats aux qualifs olympiques. Mais c'était une discussion qu'ils avaient déjà eue. Son pote avait répondu qu'il ne voyait aucune raison valable d'« abîmer ses muscles » à préparer un marathon quand sa maîtrise de l'informatique lui permettait d'améliorer son score « tranquillou » depuis leur canap' en « matant » son programme télé préféré.

Vu comme ça, c'était vrai, l'argument était imparable. Il avait ensuite ajouté que sa bio de

profil compensait. Il se présentait modestement comme « sportif du dimanche à compétences exceptionnelles ».

— Ça se discute. Disons qu'il y a environ deux cent cinquante explications plus évidentes... répondit Sam.

Le sourcil droit de Gus demeura en suspension quelques secondes. Le temps pour ses neurones d'analyser les différentes données de l'objection. Une expression de satisfaction se dessina finalement.

— T'as carrément raison, *bro*. Le mieux, c'est de l'en sauver plusieurs et, ensuite, le génie, c'est de tous les adopter. Ça mettra l'accent sur mon adorable petit cœur sensible, il conclut en se précipitant pour écrire.

Puis, il guetta, un peu nerveux, la réponse de TRunneuse42195. La fille avec qui il s'était mis à échanger régulièrement en ligne. Quelques secondes plus tard, elle surgit.

— Alléluia! il hurla, les bras en l'air en signe de victoire. Merci Brigitte Bardot pour l'inspiration, je te kiffe!

Dix-sept mois qu'il espérait ce rencard avec la copie presque conforme de Dounia, l'une des stars de l'émission de téléachat bulgare. Enfin, d'après la photo qui illustrait son profil Runtastic. Il validait enfin sa théorie selon laquelle on ne naît pas « mec idéal », on le devient. « Il suffit de se retrousser les manches et de bosser un peu sérieusement. »



Pour fêter ça, il piocha dans le paquet de cigarillos que Paolo avait laissé traîner sur leur bureau. Il en alluma un. Il inspira une longue bouffée et, euphorique, tenta de former des cœurs en expirant la fumée.

— Quatre-vingt-trois, *bro*. Tu te rends compte que j'ai dû me farcir quatre-vingt-trois marathons pour pouvoir enfin la rencontrer. Socrate a raison, il faut toujours tout donner.

— Socrate a dit ça ?

— Je sais pas. Mais, comme c'était une grosse tronche, il a sûrement dû le penser.

— Alors, si tu permets, ça aussi, c'est discutable comme argument.

— C'est vraiment moche pour un vieux pote de pinailler...

Il se déconnecta, éteignit l'ordi, étira son squelette d'échassier et lança :

— C'est pas tout ça mais, après l'effort, le réconfort !

Puis, il s'engouffra dans la salle d'eau en déclarant qu'il avait bien mérité une bonne douche. Une seconde plus tard, il beuglait : « *All you need is looooooooooove. Loooooooooove is all you need.* »

Quand il était heureux, Gus trompait les Stones avec les Beatles. Chacun s'arrange comme il peut avec la fidélité...

Sam se serait sincèrement réjoui pour lui. Mais sa tempe droite lui signala qu'elle était arrivée à saturation. Il se demanda combien de fois

maximum un type relativement sain de corps et d'esprit pouvait raisonnablement avoir envie de décéder en cinq minutes.

Puis, il visualisa sa tombe.

*Samuel Tordjman*

*31 décembre 1989 – 27 décembre 2018*

*Disciple de Shakespeare*

*Membre de la bande du Swan Lake Mews,*

*Londres, Royaume-Uni*

**De : GusMick@gmail.com**  
**À : SamuelTordjman@gmail.com**  
**Objet : Accord de principe**

Sam,

Comme je suis une bonne âme et un authentique pote, j'accepte de me sacrifier pour te servir de lecteur test. Deux conditions quand même :

– Un droit de regard sur les passages qui me concernent. Je te rappelle que j'ai une image de star de la littérature *in progress* à gérer.

– Comme dit Paolo, tout se passe mieux dans la vie quand on part sur une base win-win. Donc, pourrais-tu glisser quelques mots sur mon *Traité de survie de l'aspirant mâle alpha en milieu romantique* ? D'ailleurs, vers 3 heures du mat', j'ai eu une révélation, j'ai trouvé le sous-titre : *Conquérir ou mourir*. T'en penses quoi ?

Sinon, ton texte, ça part pas mal.  
J'attends la suite.  
Courage, *bro*.

Gus

## Chapitre 2

### *Los Bastardos*, le slip kangourou et le vrai Type cool

Le truc réconfortant, c'est que Sam n'était pas le seul à envisager la mort prochaine dans l'appart'. Paolo hurla, de sa chambre à lui, que Gus était un *grandissimo* malade. Qu'il allait se lever et que ça serait sanglant. Et, par sanglant, il voulait dire bien pire que dans *Rosemary's baby*. Pour être précis, et ne pas le prendre en traître, il ajouta que des viscères seraient impliqués. Il avait besoin de dormir pour « espérer se remettre d'une soirée pareille » et, qu'encore, il n'était pas sûr d'y parvenir. À son âge, soixante-huit ans « même s'il ne les faisait pas », toutes les gouttes d'alcool comptaient triple et toutes les heures de sommeil en moins, quadruple. Il lâcha un truc qui commençait par un « b » et ressemblait à une insulte en italien.

De l'autre côté du couloir, Filo, elle, précisa qu'en espagnol, on traduisait pareil le mot en « b ». Elle porterait plainte pour troubles de voisinage si les « *bastardos* » ne se levaient pas en silence.

Paolo explosa qu'entre colocs, ça n'existait pas « les troubles de voisinage ». Il fallait qu'il le répète combien de fois ? Il menaça ensuite de demander à Filo de préparer le petit-déj' s'ils n'arrêtaient pas immédiatement leur cirque. Elle répondit qu'elle l'avait entendu. Ce qui faisait de Paolo un « *bastardo* », aussi. Vexé, il donna un coup de poing dans la cloison pour clore la discussion. Ce qui acheva de sortir Samuel de sa torpeur pourtant salvatrice.

Contre toute attente, une accalmie se produisit dans son cerveau. Une fenêtre de tir pour envisager de quitter le lit. Il se retourna en parlant à ses tempes pour les rassurer. Tout allait bien se passer. Une trousse de secours non équipée d'une boîte de Doliprane au XXI<sup>e</sup> siècle, ça n'existait pas. Un pied. Puis l'autre. Faire basculer son corps. Lentement. Comme ça. Bien. S'asseoir. Voilà.

Il y était.

Gus, qui venait de réapparaître dans un nuage de vapeur, observait ses efforts pathétiques. En petite tenue, les mains sur les hanches, il secouait une tête affligée. Sam se dit que le combo slip kangourou et consternation, ça fonctionnait moyen. Ce constat le fit sourire.

Vexé, Gus attaqua son traditionnel speech hebdomadaire.

— Vous êtes conscients de la chance que vous avez de pouvoir compter sur un gars solide et rationnel, comme moi ? Vous êtes une bande